

Dans la forêt de Jean Hegland

Christian Guay-Poliquin

Number 263, Winter 2018

Menaces

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89612ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay-Poliquin, C. (2018). Review of [*Dans la forêt* de Jean Hegland]. *Spirale*, (263), 43–45.

L'ADIEU À LA CIVILISATION

Par Christian Guay-Poliquin

DANS LA FORÊT

de Jean Hegland

Éditions Gallmeister, 2017, 304 p.



Saint-Malo, mai 2017. Le festival littéraire Étonnants Voyageurs réunit plus de 200 auteurs venus des quatre coins de ce qu'on appelle la « francophonie ». Je fais partie du lot afin de parler de littérature québécoise, des rudesses de l'hiver et de pannes d'électricité. En consultant la programmation du festival, je constate qu'un nom revient aux trois tables rondes auxquelles je dois participer. Jean Hegland. Hum, connais pas.

Trois tables rondes, trois thématiques : la survie, le huis clos, la fin du monde. Jean Hegland et moi nous retrouvons donc à chacune de ces activités. Chaque fois, on l'interroge sur son premier roman publié aux États-Unis en 1996, qui, après une longue hibernation, vient tout juste d'être traduit en français aux éditions Gallmeister. Je comprends

graduellement qu'il y est question d'une panne d'électricité mystérieuse aux allures de fin du monde et de deux personnages contraints de s'entraider pour survivre dans une maison reculée, aux abords de la forêt. Petit vertige. Petit vertige qui cède rapidement la place à la fascination. Les idées, faut-il admettre, n'appartiennent à personne, sinon à l'époque qu'elles traversent. Conséquemment, l'originalité est moins une affaire d'agencement thématique que de traitement narratif. « *On ne réinvente jamais la fin de monde*, expliquait d'ailleurs Jean Hegland, *seulement, peut-être, les façons de la dire. Avec Dans la forêt, je ne voulais justement pas raconter l'histoire d'hommes contre la nature, mais plutôt celle de femmes avec la nature.* »

Intrigué par cette proposition à la fois simple et forte, j'ai ouvert le roman, pour le terminer quelques jours plus tard, le souffle court et les yeux grands, éblouis par son architecture complexe et fluide, par ses profondeurs sociales, intimes, géographiques, et bien sûr par la douceur âpre de la survie, de l'abandon, de la forêt.

*

Quelque part dans les forêts du nord de la Californie, deux sœurs au sortir de l'adolescence continuent à vivre dans la maison familiale après la mort de leurs parents. L'électricité manque depuis des mois. On devine que le monde entier, à l'instar du village voisin, n'a plus le même visage. Tout a vacillé. Les épiceries, les quincailleries, les magasins ont été vidés. Certains ont fui vers l'est du pays, d'autres sont tombés malades, et les portes restent barrées à double tour. Aucun avion, bien entendu, ne traverse le ciel. Les deux sœurs sont ainsi forcées d'abandonner progressivement leur espoir d'un retour à la normale, en même temps que leurs ambitions professionnelles. Leurs vies se résument désormais aux gestes du quotidien : entretenir le jardin, faire sécher les tomates, tamiser la farine pour en retirer les mites, nourrir le feu... Autour de cette maison qui ressemble plutôt à une île déserte, la forêt les protège tout en les retenant



prisonnières. Partagées entre une résistance obstinée et un certain enchantement de ce nouvel ordre des choses, les deux sœurs questionnent la réalité sociale qui jalonnait auparavant leur existence et découvrent peu à peu une nouvelle manière d'être au monde : la leur.

On connaît de longue date les principaux tropes des fictions apocalyptiques ou postapocalyptiques : désintégration des pouvoirs institutionnels, désordres sociaux, lutte pour la survie, reconfiguration des communautés, climat de méfiance. L'intérêt pour les multiples variantes du genre n'est d'ailleurs pas anodin. L'avenir est investi par la fiction sous le signe de la crainte. « L'avant » et « l'après » tracés par les fictions postapocalyptiques évoquent en ce sens la fragilité de l'édifice culturel occidental. S'il n'échappe pas aux règles du genre, le roman de Jean Hegland, qui a d'ailleurs été adapté au cinéma en 2015, les agence toutefois autrement. La fin de *Dans la forêt* délaisse ainsi les habituels « ailleurs futurisés » des fictions postapocalyptiques au profit d'un présent familier, mais légèrement décalé. Cette fois le point focal ne se trouve pas dans le récit d'un drame collectif, mais plutôt dans l'intimité d'une relation mise à l'épreuve par un nouvel ordre des choses. À l'instar de Michel Tournier et de son magnifique *Vendredi ou Les limbes du Pacifique* (1967), Jean Hegland s'intéresse davantage aux écueils de la vie à deux et à la dimension existentielle des périodes d'adaptation qu'aux différentes stratégies déployées afin d'assurer la subsistance.

La suite du monde

Dans un contexte où les priorités quotidiennes changent radicalement de nature, la dérégulation semble inévitable. D'où, peut-être, cette impérieuse nécessité de poursuivre certaines activités pourtant devenues dérisoires, cet irrésistible besoin de continuer au-delà de la fin apparente des choses, cette volonté soudaine de souffler encore sur les braises de l'espoir, ne serait-ce que pour les garder en vie artificiellement.

L'un des premiers dangers qui guettent les protagonistes de Jean Hegland, c'est, bien sûr, l'ennui. Contrairement à l'urgence habituelle des récits de fin du monde, les deux sœurs ont ici tout leur temps. Mais ce temps les angoisse bien plus qu'il ne les console. C'est pourquoi elles refusent de s'y abandonner. Alors que l'aînée, promise à une brillante carrière de danseuse classique, s'entraîne avec acharnement dans le studio adjacent à la maison, la cadette poursuit son éducation et dévore l'un après l'autre les livres de la bibliothèque familiale.

Cependant, le désarroi n'est jamais bien loin. Et si la jeune danseuse parvient à se résoudre à effec-

tuer ses enchaînements sans musique, sa sœur rage en achevant une deuxième lecture des livres de la maison. Ne sachant plus où donner de la tête, la seconde – qui est aussi l'auteure des notes qui composent ce roman – décide alors de se rabattre sur le seul ouvrage qu'elle n'avait pas encore osé ouvrir : l'encyclopédie. Aussitôt, elle regrette de ne pas s'y être plongée plus tôt : « *À présent, page après page, volume après volume, l'encyclopédie me révèle tout ce que j'ai encore besoin d'apprendre.* »

L'une avec son corps, l'autre avec sa tête, les deux sœurs refusent de céder du terrain à l'effondrement du monde et continuent de faire ce qu'elles ont toujours fait. Mais cette résistance « espérante » n'est pas sans faille. Le puissant désir d'émancipation de ces jeunes femmes à l'orée du monde adulte les contraint, afin d'accepter – voire de s'approprier – ce nouvel état du monde, à faire taire les paroles de leurs parents qui résonnent dans leurs têtes comme des consignes à suivre. Par contre, à leurs quêtes personnelles respectives s'ajoute inévitablement la menace des violences extérieures. De plus en plus, la maison qui les abrite leur semble étroite et fragile devant l'immensité insondable des alentours. Sans se l'avouer, les deux sœurs sont conscientes que ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'on finisse par découvrir leur présence. Redoutant l'arrivée de visiteurs indésirables, elles se postent longuement à la fenêtre, guettant d'un œil inquiet la lisière du bois. Intimement convaincue que « *de cette forêt viendra l'homme – ou les hommes – qui [les] tue-ront* », la protagoniste ne peut que constater son propre désarroi devant la situation : « *La présence de la carabine, posée tel un avertissement contre l'encadrement de la porte, change l'allure du salon. Au lieu de rassurer, son canon froid, sa crosse lourde et sa fine queue de détente effraient autant que le reste. Il n'y a aucune échappatoire. Même le feu dans le poêle semble menaçant.* »

La mince ligne rouge

Dans ce monde à la fois familier et irrémédiablement autre, tout se dévoile, se présente, se comprend à l'aune du passé. La narratrice admet n'avoir d'ailleurs jamais pensé que la maison, la remise, la forêt, bref tout le décor de sa vie, pourraient se révéler sous un jour aussi symbolique, aussi imbibé de souvenirs. « *Nous essayons chacune de nous attaquer à la difficile tâche de se remémorer le passé sans lui accorder d'importance dans le présent.* » Pourtant, les journées des sœurs sont profondément marquées par les ruines de la vie « d'avant ». La remise de leur père, débordante de bocaux, d'outils et d'objets pêle-mêle, devient ironiquement « *le plus grand des trésors* ». Ce précieux bazar représente en quelque sorte le legs



de leur père, qui « *était incapable de se débarrasser des objets qui lui appartenaient* », et incarne conséquemment un trait fondamental du monde en passe de disparaître.

Même la clairière où se trouve la maison des deux sœurs est imprégnée d'attributs surannés. Au bout du terrain familial, les bulbes de tulipes que leur mère avait plantés quelques mois avant de mourir fleurissent chaque printemps et forment « *une bande rouge séparant le vert domestique de [leur] pelouse du vert sauvage de la forêt* ». Leur mère, se souviennent les deux protagonistes, déployait tant d'énergie, lorsqu'elles étaient enfants, pour les dissuader de jouer dans la forêt : « *Vous êtes trop petites. Vous allez vous perdre. C'est dangereux. [...] Il y a des tiques et des crotales et du sumac vénéneux dans la forêt.* » Les tulipes constituent ainsi une frontière écarlate qui marque à la fois la fin du monde connu et le début d'un territoire immense, sombre et inquiétant.

Le fatras d'un atelier et une ligne rouge suivant l'orée de la forêt, voilà en quelque sorte l'héritage qui échoit aux deux sœurs. Et si les souvenirs se dressent partout où elles posent le regard, elles sont forcées de constater qu'ils ne concordent plus avec leur nouvelle réalité. Désormais, leurs réflexes, leurs habitudes, leurs gestes sont grugés par l'anachronisme. Et qu'elles le veuillent ou non, leurs repères s'effritent.

De l'autre côté du miroir

Alors que leurs réserves s'amenuisent, que le toit de la maison fuit de plus en plus et que les objets quotidiens s'usent et se brisent, les deux sœurs se voient obligées de repenser leur rapport au monde et aux choses. Elles se rappellent ainsi les premières semaines sans électricité, lorsqu'elles allaient encore au village de temps à autre avec leur père : « *En même temps que l'inquiétude et la confusion est apparu un sentiment d'énergie, de libération.* » Comme si la catastrophe comportait depuis le début une part de bénédiction.

Plus le temps passe, plus « *les choses ont une clarté jamais imaginée avant* ». L'existence de la narratrice est ainsi progressivement dépouillée des artifices qui la définissaient autrefois. Si ce « *congé du monde* » peut sembler opportun, il faut cependant rappeler qu'il confronte les deux sœurs à un important dilemme, à savoir désormais tout consigner ou, au contraire, tout abandonner. Faisant encore une fois écho aux tourments intérieurs du Robinson de Tournier, la jeune protagoniste invite à une profonde réflexion à propos de l'emprise de l'histoire collective sur les destins individuels. Elle constate en ce sens les efforts que lui a coûté

le fait « *de traîner [s]a tête avec [elle] pendant si longtemps* ». Conséquemment, la narratrice de Jean Hegland observe la maison familiale, l'atelier et les tulipes délimitant la clairière, et interroge la finalité de toutes ces choses érigées en système : « *Pourquoi s'embête-t-on avec tout ça ? À quoi cela sert-il ? Hormis tenir un peu plus longtemps.* »

On se souvient par ailleurs de l'ouverture de *La divine comédie* : « *Au milieu du chemin de notre vie / Je me retrouvai par une forêt obscure, / Car la voie droite était perdue. / Ah dire ce qu'elle était chose dure / Cette forêt féroce âpre et forte / Qui ranime la peur dans la pensée.* » Cette description, qui résume à elle seule un grand pan de l'attitude occidentale à l'égard de la nature, contraste avec une définition de l'encyclopédie relevée par la jeune narratrice : « *FORÊT : communauté écologique étendue et complexe dominée par les arbres et capable d'assurer sa perpétuation.* » Ce clivage nourrit un sentiment d'ambivalence, à savoir que la forêt n'est peut-être pas qu'un lieu de perdition, d'ensauvagement et de dévoration, mais aussi un espace de régénération qui possède son propre langage. On le devine aisément, *Dans la forêt* est le récit d'un retour à la nature. Mais, faut-il préciser, celui-ci n'a rien de romantique ou, inversement, de dramatique. C'est l'histoire d'une plongée dans un environnement à la fois immédiat et inconnu : « *Comment ai-je pu vivre toute ma vie ici et en savoir si peu ?* » s'étonne ainsi la jeune narratrice. Plus encore, le roman de Jean Hegland pose un regard particulièrement critique sur une société qui a été façonnée en fonction de peurs et de désirs séculaires. Comment sortir des ornières creusées par ceux qui nous ont précédés ? Comment redéfinir les cadres de l'expérience ? Voilà la tâche qui échoit aux deux protagonistes à mesure qu'elles abandonnent les travers incorrigibles, les images que renvoient les miroirs et les promesses encombrantes d'un monde déchu.

*

Abandon des habitudes surannées, retour aux temps cycliques, mise en abyme de la littérature, critique de la modernité occidentale, conscience de soi : le roman de Jean Hegland a la beauté de ne pas se laisser saisir en un seul coup d'œil et l'habileté d'être toujours d'actualité après plus de 20 ans. Indéniablement nord-américain par le drame social qu'il met en scène, prodigieusement humain à travers l'histoire de ces femmes qui apprennent à habiter la forêt comme un vaste territoire intérieur, *Dans la forêt* est un récit exceptionnel. Comme une bouffée d'oxygène, ce texte sort des jalons du genre postapocalyptique et met l'accent sur la féminité comme atout indispensable pour embrasser le monde de demain. ■

